Document généré le 24 avr. 2024 13:03

Anthropologie et Sociétés

Carolyn D. SMITH and William KORNBLUM (eds.) : In the Field. Readings on the Field Research Experience, Praeger, New York, 1989, 162 p., biblio., index.

José Lopez Arellano

Volume 13, numéro 3, 1989

Méthodologies et univers de recherche

URI : https://id.erudit.org/iderudit/015102ar
DOI : https://doi.org/10.7202/015102ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)
1703-7921 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Arellano, J. L. (1989). Compte rendu de [Carolyn D. SMITH and William KORNBLUM (eds.) : In the Field. Readings on the Field Research Experience, Praeger, New York, 1989, 162 p., biblio., index.] *Anthropologie et Sociétés*, *13*(3), 136–138. https://doi.org/10.7202/015102ar

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 1989

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Carolyn D. SMITH and William KORNBLUM (eds.) : *In the Field. Readings on the Field Research Experience*, Praeger, New York, 1989, 162 p., biblio., index.

Comme l'indique le sous-titre de ce livre, il s'agit d'un recueil de textes sur l'expérience du terrain. Les éditeurs nous avertissent que ces textes (écrits par treize sociologues et un anthropologue) ne constituent pas un exposé sur la méthodologie du travail de terrain. Chacun des auteurs a plutôt opté pour un récit personnel où il relate comment il a effectué le choix du terrain, comment il s'est fait accepter et comment il a développé et entretenu ses amitiés, à quelles ruses il a recouru pour s'introduire dans un milieu souvent dangereux ou chez des marginaux et pour trouver des informateurs fiables.

Le livre est organisé en quatre parties. La première, « Gaining Trust », compte trois textes : « Jelly's Place » d'Elijah Anderson, « Doing Research in the Flats » de Carol Stack, et « Exploring the Cocaine Culture » de Terry Williams. Chacun de ces récits est très explicite sur le processus de démarrage du travail sur le terrain. Les auteurs s'attardent sur la prise de contact avec la population et surtout avec les informatrices et les informateurs-clés, sur lesquels il leur arrive même d'avoir des propos dithyrambiques.

Une large place est laissée à la subjectivité des auteurs et celle-ci fait partie intégrante de leur analyse de l'expérience du terrain, notamment de ce moment déterminant qu'est l'introduction dans le milieu choisi. Par exemple, Elijah Anderson a fait une étude sur l'ordre social sous-jacent aux interactions des clients de *Jelly's Place*, un bar fréquenté par des Noirs. Anderson avoue que le fait d'être Noir lui a passablement facilité les choses. Carol Stack, pour sa part, voulait analyser les fonctions du réseau d'échanges informels chez les Noirs vivant à The Flats (un nom fictif). Refusant la voie traditionnelle de l'establishment pour s'introduire dans la communauté, elle profite de ses relations avec une étudiante noire pour y arriver. Quant à Terry Williams, il doit emprunter un chemin totalement différent : ses sujets d'étude sont en effet des consommateurs de cocaïne. Il doit donc préalablement repérer les lieux de consommation.

Les questions suscitées par l'expérience de Williams ne manquent pas de se poser pour la plupart de celles qui ont servi de matériau à ce livre : comment entrer en relation avec des personnes engagées dans des activités marginales ou même illégales et dont la société nous force à penser qu'elles sont des aliénées, des révoltées, des dissidentes culturelles ou encore des hors-la-loi ? Comment observer une activité pour laquelle on peut être poursuivi par la loi si on s'y engage ? Et qu'en est-il de l'observation participante dans de telles circonstances ? Ce sont là autant de questions (et bien d'autres tout aussi essentielles comme celles de la confidentialité de l'information et de l'utilisation des données) que les auteurs abordent avec beaucoup de sincérité, ne craignant pas de laisser s'exprimer leur subjectivité.

La deuxième partie, « Building Relationships », compte trois autres récits qui s'inscrivent en continuité avec la thématique de la première partie, tout en y ajoutant des nuances. Cette fois, les éditeurs ont inclus des textes écrits dans les années quarante et cinquante pour illustrer des aspects spécifiques de l'expérience de terrain. Dans cette veine, le récit d'Elliot Liebow, « A Field Experience in Retrospect », nous permet de voir distinctement la part du hasard dans la constitution de liens d'amitié sur le terrain et aussi le rôle joué par la perception de soi dans cette déconcertante épreuve que peut représenter la satisfaction des obligations entraînées par cette amitié.

Ruth Horowitz, dans le texte intitulé « Getting In », aborde le même sujet, cette fois du point de vue féminin : elle est juive, jeune et blanche et a fait son terrain auprès de bandes de Chicanos à Chicago. Douglas Harper, dans « Relations of the Road », a

documenté la vie des vagabonds américains. Son récit illustre de façon convaincante le rôle que joue l'autoperception du chercheur pour bien vivre ce qu'on appelle l'observation participante.

« Maintaining Objectivity » est le titre de la troisième partie et les auteurs des textes rassemblés ici tentent tant bien que mal de nous montrer comment ils s'y sont pris pour faire preuve d'objectivité. Le problème est d'abord cerné très timidement par William F. Whyte qui, dans son texte « Doing Research in Cornerville », s'est efforcé de décrire la vie d'un quartier italien de Chicago. C'est plutôt Barbara Myerhoff, « So What do you Want from Us Here », qui pose davantage la question de l'objectivité. Étant elle-même femme et juive, elle explore le processus de vieillissement des juifs qui ont survécu à l'Holocauste. Sa condition de juive non pratiquante de deuxième génération l'amène à une confrontation avec ses sujets d'étude : qu'est-ce qu'elle veut ? Est-elle à la recherche de ses racines ou bien veut-elle faire du travail social ou du bénévolat auprès d'une population démunie, solitaire et affaiblie ? Est-elle sioniste ou antisémite ? Myerhoff décrit avec minutie comment certains informateurs peuvent manipuler le sentiment de culpabilité (ou celui de responsabilité) qui se crée entre le chercheur et ses informateurs. Une démarche similaire est utilisée par Claire Sterk qui, dans « Prostitution, Drug Use and AIDS », essaie de nous transmettre le sentiment d'impuissance ressenti par une chercheuse qui voit ses informateurs mourir ou bien transmettre une maladie incurable.

C'est finalement dans la quatrième partie, « The Observer's Role », que le problème de l'objectivité est abordé de façon explicite, surtout en ce qui a trait à l'observation participante, avec le récit de Laud Humphreys, « The Sociologist as Voyeur ». Humphreys est un prêtre catholique qui s'est tourné vers la sociologie dans le but de comprendre les problèmes liés à l'homosexualité de ses paroissiens. Il s'est attardé à l'analyse d'un comportement spécifique : la pratique du sexe oral dans les toilettes publiques des grandes villes nord-américaines. Humphreys, qui a fait son étude dans les années 60, est obligé de développer des méthodes de recherche spécifiques, et d'apprendre à être lui-même considéré comme un déviant, comme un voyeur.

L'observation participante est ici questionnée dans ses fondements mêmes : comment être un observateur objectif d'un acte considéré comme immoral, anormal et illégal (car il se déroule dans un endroit public) ? Ce n'est pas un problème que d'observer un paysan et participer à son travail, mais comment *prendre part* à une action de nature sexuelle sans s'y impliquer vraiment ? Comment maintenir l'objectivité et la participation ? Il a donc fallu que l'auteur accepte son rôle de voyeur.

Tous les récits et ce dernier, plus particulièrement, nous amènent à nous interroger sur les aspects éthiques de l'observation participante : de quel droit le chercheur observe-t-il la vie privée des gens ? À quoi sert-il ? Il est impossible de répondre à ces questions « objectivement » car l'observation participante et les méthodes qualitatives nous amènent à utiliser notre intuition, notre perspicacité, nos émotions et nos sentiments en tant qu'outils de recherche. Les récits qui composent le livre son parsemés de ce genre d'interrogations et d'autres encore : le travail sur le terrain serait-il, après tout, une sorte de journalisme d'avant-garde (à la Tom Wolfe) ? La qualité des données dépend-elle davantage de celle de la relation avec les informateurs et les informatrices ou plutôt de la pertinence de la méthode utilisée ? À quel point le fait d'avoir vécu une expérience de terrain sans relief ou désagréable détermine-t-il les résultats ?

Ce genre de questionnement, ainsi que la description des aspects émotifs, subjectifs et moraux du travail sur le terrain constituent la force de ce recueil d'expériences. La seule faiblesse à signaler réside dans le fait que les préoccupations pédagogiques des éditeurs les ont obligés à parler exclusivement des terrains heureux et qui ont connu un « happy end ». Les récits utilisent une structure dramatique propre à l'ensemble de la littérature

occidentale : le héros affronte un problème et, après moultes péripéties, réussit à surmonter les obstacles et à trouver le trésor (faire un livre ou bien atteindre une meilleure compréhension de ses sujets). On peut néanmoins recommander la lecture de *In the Field* surtout à tous ceux et celles qui n'ont que des idées « techniques » (c'est-à-dire nébuleuses) de ce qu'est véritablement le terrain.

José Lopez Arellano
Département d'anthropologie
Université Laval

Jean-Paul COLLEYN : *Les chemins de Nya. Culte de possession au Mali*, coll. « Anthropologie visuelle I », Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris, 1988, 223 p., ill., cartes.

Cet ouvrage, le premier d'une collection destinée à accompagner et à commenter des films ethnographiques, se présente essentiellement comme une monographie classique avec, toutefois, quelques modifications. Le propos de l'auteur est de nous faire connaître, tant par le film que par l'écrit, un culte de possession pratiqué par les Minyanka, une population malienne culturellement influencée par les Bambara. Le livre s'ouvre sur quelques considérations relatives aux places respectives du film et de l'écrit en ethnologie. Le film est en général insatisfaisant car le contexte n'est pas suffisamment restituable dans les limites d'un commentaire parlé et l'écrit, la monographie, fait perdre des dimensions que seul le film peut donner. La solution idéale est donc de faire un film et un livre qui contiendrait toutes les informations sur le sujet traité par le film, ce que l'auteur a fait. Cette introduction se termine par des réflexions méthodologiques et techniques fort bien venues sur le tournage d'un film ethnographique en équipe.

Je n'ai pas vu le film; c'est pourquoi je puis dire que le livre peut très bien se lire indépendamment. Après l'introduction, le scénario du film et le commentaire sont rapidement donnés et nous entrons alors dans la monographie qui débute par une présentation générale des Minyanka, leur territoire, leur système de parenté et de mariage. Suit une esquisse de leur vie religieuse où sont discutés la place de Dieu, des ancêtres et des sorciers ainsi que les moyens d'entrer en communication avec ces puissances par le biais de sociétés religieuses et d'objets instrumentaux, comme les autels, les « fétiches », et aussi par le culte de Nya qui est le sujet du livre.

Nya est une puissance polymorphe ambivalente, au sexe incertain et changeant, qui sert à combattre toutes sortes de malheurs collectifs. L'auteur donne une série de récits de son origine, récits qui ne lèvent pas l'ambiguïté, loin de là. Cette puissance est imprévisible, aussi ne se décide-t-on à lui rendre un culte que lorsque la situation dans un village est catastrophique. Et même dans ce cas, on dit quelquefois que l'instigateur du culte est voué à une mort certaine. Ceci est l'objet de spéculations que l'auteur rapporte avec toutes les nuances propres aux exégèses multiples dont les Africains sont coutumiers. Cette puissance exige que, deux fois l'an, un possédé transporte des sacs plein d'autels portatifs jusqu'au lieu du sacrifice, en brousse. Les sanctuaires sont hiérarchisés, les plus vieux ayant une réputation qui s'étend à l'ethnie entière. Les sacs d'autels sont obligatoires, ainsi que les sacrifices. Ces autels sont faits de toutes sortes de matériaux, terre, feuilles, bec d'oiseaux, griffes, plumes, etc., qui doivent être nourris de sang,